

Michael Löwy

*La révolution
est le frein d'urgence*

Essais sur Walter Benjamin



philosophie imaginaire
éditions de l'éclat

La découverte de l'œuvre de Benjamin fut, pour Michael Löwy, une émotion qui a ébranlé bien des convictions et dont l'onde de choc s'est ressentie pendant plus de quarante années dans toute sa recherche sur les formes hétérodoxes du marxisme en Europe ou en Amérique latine. À la vision d'une révolution comme « locomotive de l'histoire » roulant inexorablement dans le sens du progrès, décrite par Marx dans *La lutte des classes en France*, Benjamin propose une version de la révolution comme « frein d'urgence », annonçant très tôt une critique du progrès et de la croissance, qui se développera plus tard dans la pensée critique et l'écologie radicale. Les essais rassemblés ici se concentrent sur la dimension révolutionnaire de l'œuvre de Benjamin, où s'imbriquent et se confondent une approche inspirée d'un matérialisme historique, évidemment non orthodoxe, et des conceptions issues du messianisme juif, repensé à l'aune de son « amitié stellaire » avec son complice Gershom Scholem.

Michael Löwy (São Paulo, 1938), directeur de recherches émérite au CNRS, est l'auteur d'une œuvre riche et foisonnante depuis son premier essai sur *La Pensée de Che Guevara* (Maspero, 1970) jusqu'à ses travaux sur Weber, Kafka ou Benjamin, le judaïsme libertaire en Europe centrale ou la théologie de la libération en Amérique latine. Il a publié à L'éclat : *Juifs hétérodoxes. Messianisme, romantisme, utopie* (2010), *Walter Benjamin. Avertissement d'incendie* (2014, réédition L'éclat/poche, 2018) et *Le sacré fictif* (avec E. Dianteill) (2017).

www.lyber-eclat.net

LA RÉVOLUTION EST LE FREIN D'URGENCE

collection

« philosophie imaginaire »

QUELQUES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

*Walter Benjamin : Avertissement d'incendie
une lecture des Thèses « sur le concept d'histoire »*

Paris, L'éclat/poche, 2018

Le sacré fictif

Sociologies et religion. Approches littéraires

(avec Erwan Dianteill),

Paris, L'éclat, 2017

La cage d'acier: Max Weber et le marxisme wébérien

Paris, Stock, 2013

Les aventures de Karl Marx contre le baron de Münchhausen:

Introduction à une sociologie critique de la connaissance

Paris, Syllepse, 2012

Juifs hétérodoxes. Romantisme, messianisme, utopie

Paris, L'éclat, 2012

Sociologies et religion. Approches insolites

(avec Erwan Dianteill),

Paris, PUF, 2009

Esprits de feu. Figures du romantisme anticapitaliste

(avec Robert Sayre),

Paris, Éditions du Sandre, 2009

Franz Kafka, rêveur insoumis,

Paris, Stock, 2004

Révolte et Mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité

(avec Robert Sayre),

Paris, Payot, 1992

Rédemption et Utopie. Le Judaïsme libertaire en Europe centrale,

Paris, PUF, 1985, rééd. Éditions du Sandre, 2009

Michael Löwy

La révolution

est le frein d'urgence

Essais sur Walter Benjamin

philosophie imaginaire

Éditions de l'éclat

© Éditions de l'éclat, 2019

WWW.LYBER-ECLAT.NET

Préface



J'ai découvert Walter Benjamin vers 1978, quand j'ai commencé à travailler sur le messianisme révolutionnaire dans la culture juive d'Europe Centrale. J'ai été surtout frappé – au sens

d'un coup de poing – par la découverte des Thèses « *Sur le concept d'histoire* » (1940), comme je le raconte dans le livre que j'ai consacré à ce document unique, que je considère comme l'un des textes les plus importants de la pensée critique depuis les *Thèses sur Feuerbach* de Marx (1845)¹. Dans mon itinéraire intellectuel il y a un *avant* et un *après* cette *illumination profane*.

Dès lors, j'ai commencé à lire, étudier, discuter et ruminer beaucoup d'autres écrits de Benjamin, en essayant de mieux comprendre son parcours spirituel et politique. Les essais rassemblés dans ce volume sont le produit de ces tentatives qui s'étendent sur deux siècles (le XX^e et le XXI^e)! Ils ont été, bien entendu, légèrement remaniés et mis à jour pour cette édition. Comme on peut s'en rendre compte en lisant la table des matières, les thèmes abordés sont extrêmement

1. Michael Löwy, *Walter Benjamin. Avertissement d'incendie. Une lecture des Thèses « Sur le concept d'histoire »*, II^e éd., Paris, L'éclat, « L'éclat/poche », 2018.

divers et témoignent d'une lecture très sélective : certains des écrits les plus importants, ou les plus connus, de Benjamin, ne sont même pas mentionnés.

Y a-t-il un fil conducteur – au sens *électrique* du terme – dans cet ensemble arbitraire, hétéroclite et hétérogène ? Peut-être. S'il y a un dénominateur commun, une problématique transversale, une boussole aimantée, c'est probablement *l'idée de révolution* chez Walter Benjamin. S'agit-il donc d'une lecture *politique* de (certains de) ses écrits ? Oui, à condition de comprendre la politique non pas au sens habituel – l'action des États, le rôle des institutions, les élections, le Parlement, etc. – mais dans les termes singuliers propres à l'auteur des *Thèses* : la mémoire historique des luttes et des défaites, l'appel à l'action rédemptrice des opprimés, inséparablement sociale, politique, culturelle, morale, spirituelle, théologique. Sous cette forme-là, qui n'est pas celle des politologues, ou des partis politiques, ou des gestionnaires de la gouvernance, la « politique » est présente dans toutes les réflexions de Benjamin abordées dans ce recueil – non seulement celles sur Marx, ou l'anarchisme ou le capitalisme, mais aussi celles sur le surréalisme, sur la théologie, sur l'urbanisme d'Hausmann, sur la Nature comme Mère généreuse, ou sur l'histoire de l'Amérique Latine.

À partir de 1924, avec la lecture d'*Histoire et conscience de classe* (1923) de György Lukács, et la rencontre avec la bolchevique lettonne Asia Lacis, le marxisme – où le « matérialisme historique » – deviendra une composante essentielle de la pensée de Benjamin, ou plutôt, de son *Sitz-im-Leben*, son

« positionnement vital ». En même temps, comme nous essayerons de le montrer, la dimension anarchiste ne disparaît pas de son horizon intellectuel, mais s'articule, sous différentes formes, avec l'héritage marxien. Il en va de même pour sa vision romantique du monde et son rapport profond au messianisme juif, mis en évidence, à juste titre, par son ami Gershom Scholem.

La plupart de ces essais ont à voir, d'une façon ou d'une autre, avec sa réinterprétation du marxisme, parfaitement hétérodoxe, hautement sélective et parfois merveilleusement arbitraire. Il est rare que Benjamin critique Marx : il s'en prend surtout à ses épigones, social-démocrates ou – après 1939 – stali-niens. Une des rares prises de distance explicites envers l'auteur du *Manifeste communiste* est tout de même importante : elle concerne la nouvelle définition de révolution que propose Benjamin, comme « frein d'urgence » d'un monde qui court à sa perte, plutôt que comme « locomotive de l'histoire mondiale ». C'est pourquoi nous l'avons choisie comme titre pour ce recueil.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que ses écrits politiques pré-marxistes soient sans intérêt : un de ses textes les plus intéressants, les plus actuels, les plus féroces, les plus percutants, c'est le fragment « Le capitalisme comme religion » (1921), parfaitement étranger, sinon hostile, à Marx. Dans ce texte, Benjamin se réfère surtout à Max Weber, mais je pense qu'on peut le situer dans l'univers politico-théologique de l'athéisme religieux anarchiste, propre, entre autres, à Gustav Landauer dont il sera question ici.

Cet aspect « politique » est loin d'être son seul centre d'intérêt. Ses recherches philosophiques ou littéraires, ses curiosités, ses passions, sont infiniment diverses : elles incluent non seulement le romantisme allemand (sa thèse de doctorat) et le drame baroque (thèse d'habilitation, refusée par l'Université), mais aussi les théories du langage et de la traduction, les souvenirs d'enfance, les livres et jouets d'enfants, le cinéma, les passages parisiens, la mode, et, bien entendu, la littérature, de Goethe et Hölderlin à Dostoïevski et Brecht, ou les questions relatives au judaïsme et au messianisme – liste parfaitement et évidemment non exhaustive.

Cependant, si l'on expurge de sa pensée la dimension subversive, révolutionnaire, insurrectionnelle même, comme c'est, hélas, très souvent le cas dans les travaux académiques sur son œuvre, on rate quelque chose d'essentiel, de précieux, d'incalculable, qui fait de Walter Benjamin un personnage singulier, unique même, une comète en flammes qui traverse le firmament culturel du XX^e siècle, avant de s'abîmer à Port-Bou, sur les rives de la mer Méditerranée. L'objectif de ce modeste recueil est de contribuer à mettre en évidence cette composante explosive de son alchimie philosophique.

« Le capitalisme comme religion »*

Walter Benjamin et Max Weber

Parmi les documents de Walter Benjamin publiés en 1985 par Ralph Tiedemann et Hermann Schwepenhäuser dans le volume VI des *Gesammelte Schriften*, il y en a un qui est particulièrement obscur, mais qui semble d'une étonnante actualité : « Le capitalisme comme religion. » Il s'agit de trois ou quatre pages, contenant aussi bien des notes que des références bibliographiques ; dense, paradoxal, parfois hermétique, le texte ne se laisse pas facilement déchiffrer. N'étant pas destiné à une publication, Benjamin n'avait, bien entendu, aucun besoin de le rendre lisible et compréhensible. Les commentaires suivants sont une tentative partielle d'interprétation, fondée plutôt sur des hypothèses que sur des certitudes, et laissant intentionnellement de côté certaines « zones d'ombre ».

Le titre du fragment est directement emprunté au livre d'Ernst Bloch, *Thomas Münzer, théologien de la révolution*, publié en 1921. Dans la conclusion du chapitre dédié à Calvin, Bloch dénonçait dans la doctrine du réformateur genevois une manipulation qui va « détruire complètement » le christianisme et introduire « les éléments d'une nouvelle 'religion', celle du

* Paru pour la première fois dans *Raisons politiques*, n° 23, août 2006.

capitalisme érigé au rang de religion (*Kapitalismus als religion*) et devenu l'Église de Mammon¹ ».

Nous savons que Benjamin a lu ce livre, puisque dans une lettre à Gershom Scholem du 27 novembre 1921 il écrit : « Récemment, lors de sa première visite ici, [Bloch] m'a donné les épreuves complètes du *Münzer* et j'ai commencé à les lire². » Il semblerait donc que la date de rédaction du fragment ne soit pas du « milieu de 1921 au plus tard », comme indiqué par les éditeurs, mais plutôt « fin 1921 ». Soit dit en passant, Benjamin ne partageait pas du tout la thèse de son ami sur une trahison calviniste/protestante du véritable esprit du christianisme³.

Le texte de Benjamin est, de toute évidence, inspiré par *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* de Max Weber. Cet auteur est cité deux fois : d'abord dans le corps du document, puis dans les notices bibliographiques, où se trouvent également mentionnées l'édition de 1920 des *Gesammelte Aufsätze sur Religionssoziologie*, ainsi que l'édition de 1912 de l'ouvrage d'Ernst Troeltsch, *Die Soziallehren der christlichen Kirchen und Gruppen*, qui, sur la question de l'origine du capitalisme, défend des thèses sensiblement identiques à celles de

1. E. Bloch, *Thomas Münzer, théologien de la révolution*, Paris, UGE, « 10/18 », 1964, traduction Maurice de Gandillac, p. 182-183. Cf. Ernst Bloch, *Thomas Münzer als Theologe der Revolution* (1921), Francfort/Main, Suhrkamp, 1962. Dans cette réédition Bloch a remplacé « Église de Satan » par « Église de Mammon ».
2. W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1996, Bd. II, p. 212-213.
3. Sur le rapport de Benjamin à Bloch à ce sujet, cf. Werner Hamacher, « Schuldgeschichte », in Dirk Baecker, *Kapitalismus als Religion*, Berlin, Kulturverlag Kadmos, 2003, p. 91-92.

Weber. Cependant, comme nous le verrons, l'argument de Benjamin va bien au-delà de Weber, et, surtout, il remplace sa démarche « axiologiquement neutre » (*Wertfrei*) par un fulminant réquisitoire anticapitaliste.

« Il faut voir dans le capitalisme une religion » : c'est par cette affirmation catégorique que s'ouvre le fragment. Il s'ensuit une référence, mais aussi une prise de distance par rapport à Weber : « Démontrer la structure religieuse du capitalisme – c'est-à-dire démontrer qu'il est non seulement une formation conditionnée par la religion, comme le pense Weber, mais un phénomène essentiellement religieux – nous entraînerait encore aujourd'hui dans les détours d'une polémique universelle démesurée. » Plus loin dans le texte la même idée revient, mais sous une forme quelque peu atténuée, en fait plus proche de l'argument wébérien : « Le christianisme, à l'époque de la Réforme, n'a pas favorisé l'avènement du capitalisme, il s'est transformé en capitalisme. » Ce qui n'est pas tellement éloigné de la conclusion de *L'éthique protestante* ! Ce qui est plus novateur, c'est l'idée de la nature proprement religieuse du système capitaliste lui-même : il s'agit d'une thèse bien plus radicale que celle de Weber, même si elle s'appuie sur beaucoup d'éléments de son analyse. Benjamin continue : « Nous ne pouvons pas resserrer le filet dans lequel nous sommes pris. Plus loin, cependant, ce point sera rapidement abordé. » Curieux argument ! En quoi cette démonstration l'enfermerait dans le filet capitaliste ? En fait, le « point » ne sera pas « abordé plus loin » mais tout de suite, sous forme d'une démonstration, en

bonne et due forme, de la nature religieuse du capitalisme : « On peut néanmoins d'ores et déjà reconnaître dans le temps présent trois traits de cette structure religieuse du capitalisme. » Benjamin ne cite plus Weber, mais en fait les trois points se nourrissent des idées et des arguments du sociologue, tout en leur donnant une portée nouvelle, infiniment plus critique, plus radicale – socialement et politiquement, mais aussi du point de vue philosophique (théologique ?) – et parfaitement antagonique à la thèse wébérienne de la sécularisation.

« Premièrement, le capitalisme est une religion purement cultuelle, peut-être la plus extrêmement cultuelle qu'il y ait jamais eu. Rien en lui n'a de signification qui ne soit immédiatement en rapport avec le culte, il n'a ni dogme spécifique ni théologie. L'utilitarisme y gagne, de ce point de vue, sa coloration religieuse⁴. »

Donc, les pratiques utilitaires du capitalisme – investissement du capital, spéculations, opérations financières, manœuvres boursières, achat et vente de marchandises – sont l'équivalent d'un culte religieux. Le capitalisme ne demande pas l'adhésion à un credo, une doctrine ou une « théologie » ; ce qui compte ce sont les actions, qui relèvent, par leur dynamique sociale, de pratiques cultuelles. Benjamin, un peu en

4. W. Benjamin, « Le capitalisme comme religion », in *Fragments philosophiques, politiques, critiques, littéraires*, édités par R. Tiedemann et H. Schwepenhäuser, traduit de l'allemand par Christophe Jouanlanne et Jean-François Poirier, Paris, PUF, 2000, p. 111-113. Toutes les références au fragment concernent ces trois pages, je m'abstiens donc de citer à chaque fois la page concernée.

contradiction avec son argument sur la Réforme et le christianisme, compare cette religion capitaliste avec le paganisme originaire, lui aussi « immédiatement pratique » et sans préoccupations « transcendantes ».

Mais qu'est-ce qui lui permet d'assimiler les pratiques économiques capitalistes à un « culte » ? Benjamin ne l'explique pas, mais il utilise, quelques lignes plus bas, le terme d'« adorateur » ; on peut donc considérer que le culte capitaliste comporte certaines divinités, qui font l'objet d'adoration. Par exemple : « Comparaison entre les images de saints des différentes religions et les billets de banque des différents États. » L'argent, sous forme de papier-monnaie, serait ainsi l'objet d'un culte analogue à celui des saints des religions « ordinaires ». Il est intéressant de noter que, dans un passage de *Sens Unique*, Benjamin compare les billets de banque à des « façades de l'enfer » (*Fassadenarchitektur der Hölle*) qui traduisent « le saint esprit de sérieux » du capitalisme⁵. Rappelons que sur la porte – ou la façade – de l'enfer de Dante on lit l'inscription : *Lasciate ogni speranza/voi ch'entrate* [« laissez là toute espérance, vous qui entrez »] ; selon Marx, ce sont les mots inscrits par le capitaliste à l'entrée de l'usine, à destination des ouvriers. Nous verrons plus loin que, pour Benjamin, le *désespoir* est l'état religieux du monde dans le capitalisme.

Cependant, le papier-monnaie n'est qu'une des manifestations d'une divinité autrement plus fondamentale, dans le système culturel capitaliste : *l'argent*, le dieu Mammon, ou, selon Benjamin, « Pluton [...] »

5. W. Benjamin, « Einbahnstrasse », in *Gesammelte Schriften (GS)*, Francfort/Main, Suhrkamp, 2001, Bd. IV, p.139.

dieu de la richesse ». Dans la bibliographie du fragment est mentionné un virulent passage contre la puissance religieuse de l'argent : il se trouve dans le livre *Aufruf zum Sozialismus*, du penseur anarchiste juif-allemand, Gustav Landauer, publié en 1919, peu avant l'assassinat de son auteur par des militaires contre-révolutionnaires. Dans la page indiquée par la notice bibliographique de Benjamin, Landauer écrit :

« Fritz Mauthner (*Wörterbuch der Philosophie*) a montré que le mot "Dieu" (*Gott*) est originairement identique au mot "Idole" (*Götze*), et que tous deux signifient "le fondu" [ou "le coulé"] (*Gegossene*). Dieu est un artefact fait par les humains, qui acquiert une vie, attire vers lui les vies des humains, et finalement devient plus puissant que l'humanité. »

« Le seul coulé (*Gegossene*), la seule idole (*Götze*), le seul Dieu (*Gott*), auquel les êtres humains ont donné vie, c'est l'argent (*Geld*). L'argent est artificiel et il est vivant, l'argent produit de l'argent et encore de l'argent, l'argent a toute la puissance du monde. »

« Qui ne voit pas, qui ne voit pas encore aujourd'hui, que l'argent, que ce Dieu, n'est pas autre chose qu'un esprit issu des êtres humains, un esprit devenu une chose (*Ding*) vivante, un monstre (*Unding*), et qu'il est le sens (*Sinn*) devenu fou (*Unsinn*) de notre vie ? L'argent ne crée pas de richesse, il est la richesse ; il est la richesse en soi ; il n'y a pas d'autre riche que l'argent⁶. »

Certes, nous ne pouvons pas savoir jusqu'à quel

6. Gustav Landauer, *Aufruf zum Sozialismus*, Berlin, Paul Cassirer, 1919, p. 144.

point Benjamin partageait ce raisonnement de Landauer ; mais, à titre d'hypothèse, nous pouvons considérer ce passage, mentionné dans la bibliographie, comme un exemple de ce qu'il entend par « pratiques culturelles » du capitalisme. D'un point de vue marxiste, l'argent ne serait qu'une des manifestations – et pas la plus importante – du capital, mais Benjamin était beaucoup plus proche, en 1921, du socialisme romantique et libertaire d'un Gustav Landauer – ou d'un Georges Sorel – que de Karl Marx et Friedrich Engels. Ce n'est que plus tard, dans le *Passagenwerk*, qu'il va s'inspirer de Marx pour critiquer le culte fétichiste de la marchandise et analyser les passages parisiens comme « temples du capital marchand ». Cependant, il y a aussi une certaine continuité entre le fragment de 1921 et les notes du grand livre inachevé des années 1930.

Donc, l'argent – or ou papier – la richesse, la marchandise, seraient quelques-unes des divinités, ou idoles de la religion capitaliste, et leur manipulation 'pratique' dans la vie capitaliste courante, constitue un ensemble de manifestations culturelles, en dehors desquelles « rien n'a de signification ».

Le deuxième trait du capitalisme « est étroitement lié à cette concrétion du culte : la durée du culte est permanente. Le capitalisme est la célébration d'un culte *sans trêve et sans merci*. Il n'y a pas de "jours ordinaires", pas de jour qui ne soit jour de fête, dans le sens terrible du déploiement de la pompe sacrée, de l'extrême tension qui habite l'adorateur ». Il est probable que Benjamin se soit inspiré des analyses de l'*Éthique protestante* sur les règles méthodiques de com-